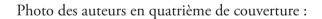
## Frédéric Perrin Grégoire Soukiassian

# GRISE MARINE

Thriller





- © Hervé Beaudet (Pour Frédéric Perrin)
- © Catherine Larivière Pour (Grégoire Soukisassian)

ISBN: 978-2-36013-194-5 ©Riveneuve éditions, 2013 85 rue de Gergovie 75014 Paris www.riveneuve.com

# CRISE MAJEURE

Frédéric Perrin et Grégoire Soukiassian

#### REMERCIEMENTS

Alain Martin a rempli avec acuité la tâche difficile d'être notre premier lecteur.

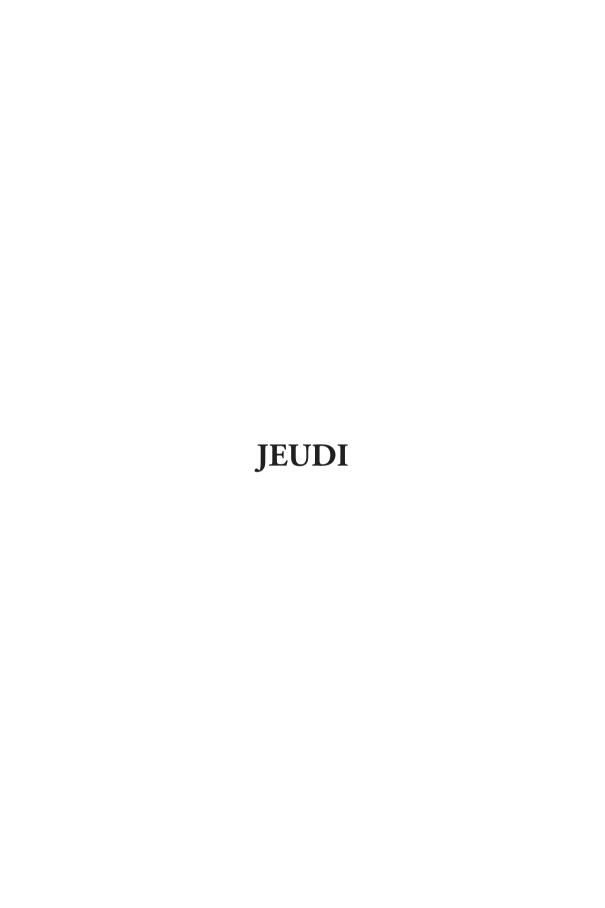
L'attention soutenue qu'Antoine Sfeir a portée au manuscrit a heureusement guidé celui-ci.

La lecture d'Yves Robert, dont la pertinence a dépassé le cadre de sa compétence officielle, nous a été précieuse.

Les conseils d'Anne Boutin pour les aspects sanitaires et d'André Coste pour le champ économique et financier ont contribué à la rigueur factuelle de ces questions.

De nombreux collègues et amis ont su nous faire partager leurs connaissances.

Merci également à Diep, Nayla, Martine, Aline et Catherine.



#### Varkaus (Finlande)

- Je ne veux pas te revoir tant que tu n'auras pas dit à Annelli et Seppo ce que tu dois leur dire, lança Vuokko sur le seuil du koti.

Heikki se retourna, envoya un salut de la main en guise de réponse, poursuivit son chemin. Vuokko le regarda s'éloigner avec un mélange d'agacement et d'indulgence. Ça ne l'aurait pas étonnée que son époux revienne sans avoir abordé le sujet qui fâche.

Heikki Vartanen était un homme de 43 ans, aux cheveux raides, le teint clair, avec un réseau veineux saillant. De taille moyenne, plutôt fluet, il portait une veste de peau avec un col de fourrure, un jean et des bottes en caoutchouc. Il gagna son enclos à rennes. A la tête d'un troupeau d'une centaine de bêtes, il les nourrissait le week-end, son occupation préférée. En semaine il accomplissait avec ennui et conscience le métier de comptable à l'université d'Espoo près d'Helsinki. Ses supérieurs louaient son calme et sa pondération. Le vendredi soir il ôtait son costume, enfilait des guenilles de gros tissus dépareillés et se sentait enfin vivre.

- J'ai de grands projets pour vous, lança-t-il ce matin aux bêtes.

Et il leur prodigua des encouragements à croître en leur flattant la croupe. Heikki aimait ses rennes, il prétendait pouvoir différencier chacun et il était persuadé qu'ils le reconnaissaient. Pourtant quand venait l'heure de les conduire à l'abattoir, il se montrait sans pitié : d'un coup il leur retirait son affection pour ne plus considérer que les steaks qu'on débiterait sur leur cadavre. Pour Heikki, c'était la clé d'un bon comportement d'éleveur : la capacité à donner au bétail et à lui reprendre sur commande ses sentiments.

Depuis plusieurs mois, Heikki se sentait mûr pour changer de vie, quitter définitivement Helsinki, la comptabilité et s'investir dans la production industrielle de viande de renne. Son idée était de fabriquer des boulettes, un marché sous-exploité, estimait-il. Heikki était rentré de France hier où il avait visité une unité de transformation de viande animale. Si tout se déroulait comme prévu, d'ici dix-huit mois un hangar se dresserait ici, avec des cheminées d'évacuation, un ronflement continu de soufflerie et un parking aux abords pour

garer les voitures des employés. Tout ce qu'il fallait pour perturber la tranquillité du voisinage.

Après sa visite aux rennes il obliqua vers le lac. Il entra dans l'eau jusqu'à mi-bottes, y plongea une main, la jugea pas si froide que ça. Il se redressa, leva les yeux au ciel en écoutant le silence à peine troublé par le vent dans les pins alentour. Alors il ouvrit sa braguette et il urina. Quand il eût fini il alla directement frapper chez Annelli et Seppo.

- Ça s'est passé comment ton voyage en France ? demanda Seppo en sortant trois verres et une bouteille de koskenkorva.
  - Bien, répondit Heikki, bien...

En contrepartie d'un salaire modique, Annelli et Seppo aidaient Vuokko à nourrir les rennes en son absence. Mais ils vieillissaient ; à 70 ans passés ils ne continueraient pas longtemps. Un jour Heikki devrait leur suggérer de lever le pied, cela devait venir de lui. Peutêtre ce jour était-il arrivé.

- Tu y étais pour ton travail ? reprit Seppo. J'ai demandé à Vuokko, elle n'a pas su me dire.
- Pour mon travail non, encore que... Ça pourrait le devenir... J'ai visité une usine de conditionnement de viande animale.

Seppo vida son verre d'un trait. Il portait une blouse de travail bleue neuve, déjà maculée d'huile de moteur, et qui lui survivrait probablement.

- Une usine qui livre clé en main les infrastructures permettant d'assurer une activité d'abattage et de transformation, poursuivit Heikki.
  - C'est une usine qui fabrique des usines, suggéra Annelli.

Un chignon surmontait son crâne, aux racines blanches, couleur d'automne au-dessus. Elle ôtait et remettait sans arrêt des lunettes retenues par une chaîne.

- C'est exactement ça, approuva Heikki.
- Tu veux abattre tes rennes toi-même? demanda Seppo.

Heikki vida son verre.

- Tu ne vas pas nous mettre un abattoir ici ? s'étrangla Annelli en désignant la fenêtre et son voilage dentelé.

Heikki fut étonné qu'ils comprennent si vite. Seppo le fixait intensément. Heikki soutint son regard un instant puis baissa les yeux.

- Non.... Pas ici bien sûr. Ce n'est qu'un projet de toute façon. Pour le moment je me documente.
  - Tu en fais des kilomètres pour te documenter, fit observer Seppo.

Il se resservit une rasade de koskenkorva tendit le goulot de la bouteille vers Heikki. Celui-ci posa la paume de sa main sur son verre.

- Merci, non. Tu vois, beaucoup de gens aiment le renne sans le savoir. Si on fait goûter du renne à tout ceux-là, le marché va exploser. Et je suis convaincu que la boulette est la présentation idéale pour en manger une première fois.

Il marqua une pause avant de reprendre, les yeux exaltés.

- Les boulettes, voilà l'avenir...

En réalité Heikki était gorgé d'ambition et ses rêves extravagants. Des bouffées le saisissaient, il voyait son entreprise devenir l'une des plus importantes du pays, les exportations s'envoler, un magazine économique le désignait entrepreneur de l'année.

Par la fenêtre il avisa le pick-up de Seppo, une caisse à outils ouverte à l'arrière. "C'est la ridelle qui est coincée, expliqua Seppo, impossible de la remonter."

- Tu veux qu'on regarde ? demanda Heikki.

Seppo haussa les épaules. Heikki promit de repasser le lendemain.

\*\*\*\*

Vuokko entra, s'immobilisa dans l'encadrement de la porte.

- Tu leur as dit ?
- Je leur ai dit que j'allais faire construire un abattoir.
- Ici ?

Heikki se faisait chauffer du lait, absorbé dans la contemplation des bulles qui se formaient sur le pourtour de la casserole.

- Comment ça "ici? Ou veux-tu que ce soit?

Vuokko entra complètement, ferma la porte derrière elle.

- J'en étais sûre. Tu n'as rien dit.

Elle croisa les bras. C'était une femme de petite taille, droite, au corps mince et nerveux. Elle portait un tablier à carreaux gris et bleus sur une jupe droite, des chaussettes blanches et pas de chaussures. Ses traits étaient fins, son nez un peu long. Elle avait une expression concentrée et dure.

- Si tu n'as pas dit que tu vas construire un abattoir sous leurs fenêtres, tu n'as rien dit. C'est *LE* point important pour eux. Ils s'en fichent si c'est à deux kilomètres...

- Pourquoi irais-je monter une usine à deux kilomètres avec le terrain qu'on a ici ? C'est une évidence que c'est sous leurs fenêtres que ça va se faire.

Vuokko eut un ricanement.

- Je vois la scène d'ici : tu leur as donné la moitié des informations en leur laissant deviner la partie la plus désagréable.

Heikki soupira.

- De toute façon Seppo avait tout compris. Je l'ai vu dans son regard.
- Tu n'oses pas dire les choses, tu n'es pas direct, il est là le problème avec toi.

Vuokko secoua la tête, elle semblait consternée. Elle eut un mouvement d'humeur et sortit. Heikki coupa le feu sous la casserole, versa son lait dans un bol, s'assit à table. Il attendit que le lait refroidisse. La peau à la surface du liquide dérivait doucement. Riikka, leur fille de 16 ans entra dans la pièce. Un tee-shirt et un pantalon en matière extensible de couleur sombre comprimaient ses formes trop pleines. Une série d'anneaux lui crochait le lobe d'une oreille. Ses cheveux étaient ras, sauf une crête bleue qui lui courait jusqu'à la nuque, raide de gel. Mon dieu, songea Heikki. Riikka ouvrit la porte du frigo, grommela quelques syllabes, la referma. Elle ouvrit le placard sous l'évier, dégagea une bouteille de soda d'un pack de six non entamé.

- Et alors? fit Heikki en se redressant.

Sa fille le regarda.

- On ne se dit pas bonjour, rakkain? On ne s'est pourtant pas vus ce matin...

Riikka resta coite.

- B'jour p'pa, dit elle enfin.

Elle décapsula sa bouteille (une grimace d'effort marqua son visage), le goulot pschitta. Riikka en but une gorgée et quitta la pièce. Heikki soupira. Il se leva, ouvrit le placard et transbahuta dans le frigo les bouteilles de soda restantes. Il déposa le carton du pack dans la poubelle et se rassit. Un bruit faible monta de sa gorge, un début de raclement qui mourut en gémissement. Il était découragé tout à coup. Pourtant ce matin tout allait bien : le week-end commençait, il était ravi de son voyage en France, son projet d'usine se précisait. A présent il se jugeait lâche, sa femme était une harpie et sa fille une dégénérée. Il alla se servir un verre de koskenkorva, qu'il but.

Il s'en versa un deuxième, qu'il but aussi. Il s'en versa un troisième, s'approcha de la fenêtre et contempla l'étendue, le lac, les rennes... Il envia la vie simple des rennes ; ils mangeaient, dormaient, se reproduisaient... Il eut envie d'être un renne. Alors il pensa aux boulettes et l'envie passa aussitôt. Il but son troisième verre. Sa langue était lourde et sa gorge brûlait. Il sortit, se dirigea vers la remise pour en extraire sa tronçonneuse. Il partit aux confins du terrain abattre les deux arbres morts qu'il se promettait de couper depuis des semaines. Il débita des rondins tout l'après-midi. Il avait chaud, il suait. A un moment il ôta sa veste qu'il suspendit à une branche. Puis la tronçonneuse pétarada de nouveau. Quand il l'éteignit définitivement vers 18 h 00, le bruit continua de lui bourdonner aux oreilles. Épuisé, hagard, il rentra.

Il était dans la cuisine en train de consulter sa documentation sur les unités de transformation de viande animale, quand une onde le parcourut depuis l'estomac jusqu'à la tête. Il porta une main sous son plexus. Il salivait beaucoup. Soudain il courut dehors. Au bas de l'escalier menant au koti, il vomit abondamment. Il s'en trouva soulagé mais ce fut de courte durée. Les maux de tête et la fièvre n'allaient plus le quitter.

\*\*\*\*

La cheminée dans la pièce où l'on prenait les repas constituait l'unique source de chaleur du koti. La température dans les chambres ne dépassait pas 15°. Recroquevillé sous les couvertures, Heikki suait et grelottait. Vuokko lui avait proposé de déplier le clic-clac près de la cheminée mais il avait refusé. Assise au bord du lit, elle faisait ce que font les épouses et les mères dans ce cas, tentant de relier des signes évidents d'infection à une pathologie connue et si possible saisonnière.

- Tu as tronçonné tout l'après-midi... Tu n'étais pas assez couvert, tu aurais dû enfiler quelque chose quand tu as arrêté... Tu veux que je te chauffe le sauna ? Ça te ferait du bien.

Heikki ne répondait pas. Il avait l'air de poursuivre une pensée et d'avoir en bouche un goût répugnant. Il était blafard.

Quand le médecin arriva, Vuokko lui céda la place au bord du lit. Depuis quinze ans la haute stature de Pertti Kajava était familière aux habitants depuis Varkaus jusqu'à Savonlinna. L'homme ouvrit une sacoche de cuir râpé, d'où jaillirent un tensiomètre, un stéthoscope, des boîtes de médicaments, des feuilles de prescription. Tout cela se dissémina sur le lit et la tablette de chevet. Ce désordre rassura Vuokko. Penché sur Heikki, le docteur Kajava prononça une série d'ordres brefs sur le ton de la suggestion.

- Tu sens une raideur dans le cou, là...

Heikki approuva.

- Des bourdonnements dans les oreilles...

Il approuva de nouveau. Le médecin déplia une trousse dans un bruit de scratch, des bâtonnets d'examen buccal ainsi qu'une lampe apparurent. En retrait Vuokko cherchait quoi faire pour améliorer son confort.

- Il faut le transporter à l'hôpital, déclara le docteur Kajava en se levant d'un bond. On va prendre ma voiture, ça ira plus vite.

Il croisa le regard affolé de Vuokko.

- Qu'est-ce qu'il a, Pertti ? Dis-moi ce qui se passe...

L'homme rassembla ses affaires sans répondre.

- Prépare-toi, on part tout de suite.

Il tira les couvertures au pied du lit, glissa ses bras sous le corps du malade et le souleva.

### **VENDREDI**

(assemblée générale de SATA : J-4)

#### Région Rhône-Alpes

La neige crissait sous le poids des raquettes. La colonne cheminait depuis Val d'Issoire qu'on avait quitté une heure auparavant. Une fois atteint le Col de Lure à 1846 mètres d'altitude, on était passé dans la vallée du Létard dont le fond déneigé s'étendait neuf cents mètres plus bas. Luc Rigault s'arrêta, se retourna vers les citadins essoufflés et rougeauds, décréta une pause. Depuis trente ans il exerçait le métier de guide de haute montagne l'été et moniteur de ski nordique l'hiver. C'était une grande carcasse âgée de 59 ans, aux traits acérés et aux dents gâtées. Il aimait sa vie dans la neige et la roche mais ne supportait plus les touristes. Et puis l'arthrose et les tendinites à répétition l'avaient contraint à réduire son activité, les balades en raquettes étaient une manière de reconversion. C'était encore trop, bientôt il ne serait plus bon qu'à trimbaler des mouflets sur des poneys à la belle saison.

Les citadins déballèrent des tablettes de chocolat, des barres de céréales et l'on grignota en formulant des commentaires sur la vallée en cul de sac. Un des sites de production de SATA l'occupait en totalité. On y fabriquait et conditionnait les crèmes dessert de la marque Père Carey. Le bâtiment principal était un pentagone au toit crénelé, tubulé, aux parois piquetées de velux et de grilles d'aération, moins nombreuses que les velux mais plus grandes. Les allées le reliant à ses annexes – la cantine notamment – étaient des fils tendus ou courbes, se croisant par endroit. D'ici on avait l'impression d'être penché sur une maquette, on peinait à imaginer qu'à l'intérieur des gens trimaient huit heures sur des chaînes de fabrication. Plusieurs raquetteurs déplorèrent avec emphase le massacre du site. Pour sa part, Luc Rigault n'était pas insensible au caractère insolite de la construction industrielle cernée par la montagne.

Le guide crut noter de l'animation à l'entrée de l'usine. Il plissa les yeux. A cette distance il distinguait mal mais il lui sembla que c'était l'un des cars transportant les employés qui venait de stopper devant la grille. Il consulta sa montre : 15 h 23. Or on ne débrayait qu'à 17 h 45 chez SATA, c'était beaucoup trop tôt. Rigault

braqua ses jumelles sur le car. Le liseré rouge du bas de caisse lui confirma qu'il s'agissait bien de l'un des véhicules de la compagnie Daniel Vendroux qui assurait la navette. A ce moment, une voiture de police suivie d'un camion bâché s'immobilisèrent devant le car. Des policiers descendirent de voiture, une femme et trois hommes. Venant des bâtiments, les employés se précipitaient vers la sortie, des ouvriers vêtus de cottes, quelques cadres cravatés ; certains courraient presque, comme s'ils fuyaient. Ils se massèrent aux portières du car et montèrent. Des véhicules de tourisme garés sur un parking à proximité s'ébranlèrent. Rigault baissa les jumelles, regarda à l'œil nu. "Qu'est-ce que c'est que ce bordel?" murmura-t-il pour luimême. Il orienta les jumelles vers les bâtiments, cherchant une explication au mouvement. Mais rien. Il braqua de nouveau les jumelles vers l'entrée. Les hommes du camion – apparemment des employés municipaux – en avaient roulé la bâche pour en extirper des barrières métalliques qu'ils disposaient en enfilade le long de la route. Le raclement de la ferraille sur le bitume montait dans la vallée, la stridence s'atténuait en un sifflement aux oreilles de Rigault. Les policiers se dispersaient alentour, l'un d'eux tira des deux mains sur son pantalon, faisant coulisser le ceinturon qui supportait son arme de service.

- C'est un chamois que vous regardez, Luc ? demanda une femme à voix claire, enjouée, mais où perçait l'impatience.

- Hein?

Le guide lâcha ses jumelles sur son poitrail. Les touristes avaient fini de goûter. Il darda encore un œil dans ses jumelles comme un fourgon double essieu passait la grille du site en ralentissant à peine.

- Allez, on repart, conclut-il après avoir vérifié qu'aucun papier ne traînait par terre.

\*\*\*\*

Le fourgon se gara devant la chaîne de production. Deux hommes en jaillirent, vêtus d'une combinaison d'aluminium avec cagoule à armature, hublot de vision riveté et fumé. Ils poussaient devant eux des coffres de stockage, sortes de hauts chiffonniers à roulettes électriquement motorisés. A l'intérieur s'étendait un tapis roulant d'une centaine de mètres jalonné de postes de travail. En temps normal des ouvrières à la chevelure enserrée dans un calot transparent y condi-

tionnaient des pots de crèmes dessert. Trois heures plus tôt on avait évacué l'ensemble du personnel ; ne restaient que le directeur du site, le médecin du travail et une infirmière. Au delà de la chaîne, un escalier fortement incliné à marches de fer alvéolées conduisait à une mansarde où logeaient les bureaux de la direction. Un homme s'y tenait. Quand il vit les combinaisons scintillantes, il dévala l'escalier.

- Bastien Davoust. Je suis le responsable du site.

C'était un quinquagénaire aux lèvres minces, avec un gros grain de beauté sur la joue gauche. Des cheveux gris séparés par une raie sur le côté éclataient en mèches brèves sur un front haut.

- Ça ne devrait pas excéder deux cents mètres cubes, estima l'un des hommes en combinaison.
- Il y a un point que j'aimerais éclaircir avec vous, intervint le responsable du site : est-ce que les lots que vous enlevez ont préalablement besoin d'être aseptisés ? Je vous demande ça, parce que les aseptiseurs doivent venir aussi.
- On prend tout ce qu'il faut prendre, répondit celui des deux qui pouvait être le chef ; aseptisé, pas aseptisé, on enlève. Par contre c'est vous qui faites le tri.
  - C'est que je n'en ai aucune idée, avoua le directeur.
- C'est pas moi qui vais vous dire... Vous n'avez pas de responsable sécurité sur le site ?
  - Il est en vacances

Le directeur se gratta le sommet du crâne. Une auréole de transpiration assombrissait son polo à l'aisselle.

- Bon, qu'est-ce qu'on fait ? Reprit la combinaison scintillante.
- Notre médecin du travail est sur le site, je vais voir avec lui.

Le directeur fila, emprunta l'allée qui mène aux annexes, erra dans les couloirs entre infirmerie et cuisines. Le médecin était absent de son bureau, le directeur revint sur ses pas. Il lui sembla percevoir du mouvement dans une pièce. Il frappa à la porte, l'ouvrit, se figea. L'infirmière était allongée sur la table d'examen, sa blouse retroussée sur ses cuisses, la tête renversée. Le médecin se tenait entre ses jambes repliées, genoux à terre.

- Hé! fit le directeur.
- Hummm... fit l'infirmière sans cesser de regarder le médecin.
- Hummm, marmonna aussi ce dernier en tournant vers la porte un visage éperdu.

Le directeur finit par comprendre que c'était à lui d'agir. Il recula, ferma la porte, repartit dans l'autre sens. Avant de quitter le bâtiment il se tourna une fois encore vers l'infirmerie, étonné, vaguement soucieux.

Je vais faire au pif, résolut-il.

- Suivez-moi, dit-il aux préleveurs de matières sensibles quand il les retrouva.

L'un d'eux s'approcha d'une cuve de deux mètres de diamètre située en amont de la chaîne, pourvue d'une pale grosse comme une hélice et contenant une pâte grumeleuse.

- Le produit en prépa, on enlève ?
- On enlève, répondit le responsable du tac au tac.

L'homme marcha vers un bassin rempli de sucre.

- Ça, on enlève?
- On enlève aussi.

Il répondait sans réfléchir, en phrases brèves et martiales pour pallier son savoir éparpillé.

- Et les palettes là-bas, interrogea le préleveur en désignant des produits dans la zone d'expédition, on enlève ?
  - Ça, non.
  - Non?
  - Non.

L'homme s'éloigna vers une cuve de lait. Le directeur continua de considérer les palettes. Il se demanda s'il ne venait pas de dire une sottise. Quartier de la Défense, Courbevoie. Réunion du comité exécutif de la Société Automatique de Transformation Alimentaire (SATA). 17 h 30

Jean-Marie Berger ramena une mèche de cheveux en arrière.

- Mesdames, messieurs, les derniers éléments qui datent de quelques heures font état d'un problème épidémique sur notre site en Rhône-Alpes. En Finlande l'homme hospitalisé après avoir ingéré nos produits est toujours dans un état critique. Une dizaine d'autres personnes sont touchées. La production est stoppée pour une durée indéterminée. A part ça, les nouvelles sont encourageantes, je viens de m'entretenir avec notre directeur de site : les aseptiseurs ont sécurisé la chaîne de production, le reste des locaux est sous contrôle de la sécurité civile et notre médecin du travail est sur les lieux. Par ailleurs SATA a déclenché son Plan de Continuité des Activités ; le planificateur qui le coordonne, ainsi que les quatre directeurs qui le mettent en œuvre viennent d'arriver à l'hôtel qui fera office de centre de commandement.
  - Où se trouve ce centre?
- Dans un hôtel près de Marne-la-Vallée. Son directeur a procédé à l'évacuation de l'établissement.
  - Les clients devaient être contents...
- Nous les indemnisons en conséquence, ils pourront s'offrir un séjour équivalent ailleurs.

Jean-Marie Berger était le directeur général de SATA. Âgé de 38 ans, ses yeux étaient clairs, rieurs ou mélancoliques, son humeur changeante. Lorsqu'il se renfrognait, sa mâchoire, déjà prognathe, se contractait, son visage devenant alors une figure aux quatre côtés égaux. Dans ses moments rêveurs on ne remarquait que son regard. Son nez et ses sourcils étaient fins. Ses cheveux blond vénitien ramenés en arrière moussaient en bouclettes sur ses cols de veste.

- Pourquoi cet hôtel ? demanda Roland Delattre, un homme à la peau tavelée et aux paupières rougies, serait-ce l'un de ceux où tu cours abriter tes frasques amoureuses ?

Une rumeur moqueuse parcourut l'assemblée des actionnaires, essentiellement masculine.

- Mes frasques, c'est de l'histoire ancienne. Quant aux hôtels, je les choisis généralement en bord de mer ou de rivière. Le centre de commandement a été choisi précisément pour son absence de cours d'eau à proximité.
  - Pourquoi cela?
- Un centre de commandement doit être à l'abri des risques, une crue par exemple. Un transformateur EDF tout proche est également à proscrire ; en cas d'incendie la rapidité de propagation peut s'avérer catastrophique. Il doit être hors de Paris mais pas trop loin de notre siège non plus, et de surcroît pourvu d'une bonne couverture du réseau téléphonique et Internet.
- C'est bien joli, fit un homme tout en tweed, lugubre et posé, mais combien de temps ce séjour bucolique va-t-il durer ?

Berger soupira. Tout cela avait été débattu des mois auparavant.

- Surtout cela ne nous dit pas en quoi la location de cet hôtel est indispensable, insista l'une des deux seules femmes présentes, blonde, apprêtée, proche de la soixantaine, avec une voix hautaine et plaintive qui troublait Jean-Marie Berger (il la regardait fréquemment se lever de sa chaise, marcher dans les couloirs ; il en avait un peu honte).
- Ce sont les hommes qui permettent au matériel de fonctionner, répondit le DG de SATA ; si un minimum de confort leur est assuré, c'est toute la gestion de la crise qui s'en trouvera améliorée.

Il sortit un paquet de Benson & Hedges d'une poche extérieure, puis une cigarette du paquet. Il rangea le paquet et ses doigts jouèrent avec la cigarette.

- D'autres consommateurs vont probablement tomber malades, reprit Berger, nous devons nous préparer à une crise longue. D'où la nécessité d'un centre de commandement indépendant où ses membres pourront travailler dans les meilleures conditions.
  - D'accord. Et après ? demanda Delattre.
- Dès ce soir nous allons délivrer un communiqué pour montrer que nous avons pris la mesure du problème sur notre chaîne de fabrication.
  - Qui va s'en charger ?
- Notre planificateur en coordination avec notre directrice des ressources humaines.
  - Ah! Le planificateur ! Une autre rumeur parcourut l'assemblée.

 Avec ce qu'il nous coûte, celui-là, grinça l'homme en tweed. J'ai amené les chiffres!

Jean-Marie Berger tapotait l'extrémité de sa cigarette sur la table. Il embraya.

- Nous évoluons au quotidien dans des situations généralement éprouvées, nous savons les lire car nous les avons déjà vécues. Le propre d'une crise est de nous jeter hors de ces cadres habituels. Et nous n'aimons cela ni les uns ni les autres. Le job du planificateur consiste à nous guider dans ces situations pour lesquelles le scénario n'est pas écrit.

L'homme qui cherchait le coût du consultant s'absorbait totalement dans sa tâche. Sur des feuilles volantes largement étalées devant lui, il projetait des yeux inquiets par dessus ses lunettes de presbyte.

- Nous venons d'entrer sur un territoire vierge, poursuivit Berger, si notre produit phare est atteint, toute la holding sera sous les projecteurs des analystes.
- Nous y sommes déjà! s'exclama quelqu'un, mais à cause de ta gestion erratique, non parce qu'un prétendu virus vient opportunément de surgir sur l'une de nos chaînes de fabrication.
- Nous parlerons de ma gestion mardi, répondit Berger dans un effort de placidité, lors de notre assemblée générale.
  - Compte sur nous!

Plusieurs actionnaires continuèrent de s'échauffer entre eux. Le DG de SATA balaya l'assemblée. Parmi ces gens, qui allait sortir sa dague le premier pour la lui planter dans le dos dans quatre jours ?

Deux semaines plus tôt TripleR, une multinationale américaine, prétextant les difficultés financières de SATA, avait tenté un rapprochement entre les deux entités. Berger les avait envoyés paître. Il ne doutait pas que cette société tenterait de nouveau son approche, par un autre biais cette fois : les membres de son comité exécutif, ceux-là mêmes qui étaient en train de pinailler à propos de son plan de secours. Pour l'heure, la question n'était déjà plus de savoir qui d'entre eux avait été approché, mais lesquels étaient acquis à la cause de TripleR, avec à la clé pour Jean-Marie Berger le risque d'être éjecté de son siège directorial.

Hôtel du Parc, centre de commandement de SATA, environs de Marne-la-Vallée. 17 h 34

- L'équation est simple, annonça le planificateur en passant une main sur son crâne chauve : si le site en Rhône-Alpes ne produit pas ses quatre cent cinquante mille boîtes journalières, il ferme en cinq jours. Le Plan de Continuité des Activités a pour objectif de déclarer opérationnel le transfert d'activité du site touché vers le site de substitution.

Il s'appelait Guillaume Finkel, c'était un brun courtaud au tronc puissant et à l'embonpoint naissant. Il avait résolu son problème de calvitie galopante en se rasant complètement le crâne. Depuis il était un maniaque du crâne lisse qu'il rasait tous les deux jours. Il se tourna vers le directeur financier.

- Ces mouvements auront un coût.
- C'est si grave que ça ? réagit le financier ; SATA est une holding, on a d'autres activités. Le site ne génère que 15% de notre chiffre d'affaires, s'il ferme il y aura des licenciements mais on s'en remettra.
- Vous aurez des problèmes d'image. La presse vous tombera dessus, les politiques sauteront sur l'affaire, la réputation de la holding sera touchée.

Les cinq membres du centre de commandement se tenaient autour d'une table dans la salle où l'on casait ordinairement baptêmes, mariages et ripailles commémoratives. L'hôtel était une construction préfabriquée des années 80 d'une vingtaine de chambres réparties sur deux niveaux. Un parking devant, les champs de l'Île-de-France au-delà, avec pylônes et cultures céréalières. Habituellement des congressistes, des couples illégitimes et des familles en visite au parc d'attraction voisin assuraient son taux de remplissage.

- On est sûr que c'est une épidémie ? demanda le directeur de la logistique. Les mesures d'hygiène et de sécurité sont strictes sur une chaîne agroalimentaire, chez nous comme chez nos concurrents. Le moindre problème est rapidement circonscrit, on le voit à chaque alerte.

- Sauf si le germe est inconnu, répondit le planificateur. Les systèmes de détection n'identifient que ce qui est déjà répertorié. J'ai parlé avec le médecin du site, ce qui le trouble, c'est l'unité de lieu : une dizaine de personnes présentant les mêmes symptômes, certaines après avoir consommé un produit, d'autres travaillant sur la chaîne où on le fabrique. Sachez en outre qu'un dispositif de prévention a été mis sur pied par le Pan European Health Agency.
- Est-ce que Berger est conscient de la problématique à laquelle est confrontée SATA ? demanda soudain la directrice des ressources humaines.
- Je ne crois pas, répondit Finkel en continuant de se masser le crâne, je le lui apprendrai lors de notre point audio en soirée.

Quartier de la Défense, Courbevoie. Réunion du comité exécutif de SATA

En fin de réunion les membres du comité exécutif sortirent, excepté Roland Delattre, le numéro deux de la société. Avec Jean-Marie Berger ils gagnèrent une terrasse un étage plus haut.

- J'espère que tu sais où tu t'engages, Jean-Marie. Ton plan de secours doit réussir, sinon tes actionnaires ne te louperont pas en assemblée générale mardi. Tu as saisi les allusions ?

Berger jeta sur le sol la cigarette qu'il avait triturée durant la réunion. Il en alluma une autre.

- Je ne sais pas si tu as eu raison de refuser l'offre amicale de TripleR, reprit Delattre. Ce virus est un coup dur pour nous, ils vont forcément revenir à la charge. Les systèmes de sécurité qu'ils élaborent visent précisément à remplacer ce plan de secours déclenché par SATA par une détection anticipée aux moyens de tags électroniques. Le virus qui nous tombe dessus est une aubaine pour eux, ils ne la laisseront pas passer.

Âgé de 57 ans, il était mince, voûté, les cheveux en brosse. Un côté vieux militaire. Ses yeux étaient bleus, ses paupières inférieures légèrement retroussées formaient une bandelette rouge et humide, comme une plaie à vif. Il était un peu plus jeune que feu le père de Jean-Marie Berger, Antoine, dont il avait été le second, et de ce fait membre du comité exécutif de SATA depuis plus de vingt ans. A la mort d'Antoine, Sylvain, son fils aîné, lui avait succédé. Lors du décès accidentel de ce dernier trois ans plus tard, Roland Delattre avait cornaqué Jean-Marie, alors âgé de 26 ans. Il était à l'origine du pacte d'actionnaires qui avait préservé le jeune successeur d'une tentative de prise de contrôle par les autres membres du comité exécutif.

- Je sais que beaucoup d'actionnaires ont un contentieux avec moi, répondit Berger. Mes choix stratégiques, l'insuffisance de mes fonds propres... On déballera tout ça mardi, l'explication sera franche. Quant aux attaques de TripleR... (Il eut un geste ironique et désinvolte.) Leurs systèmes de tags ne sont que des prototypes. C'est très bien, très avant-gardistes... Ce sera parfait dans quinze ans... En outre Chris Devlin, le PDG de l'empire en Caroline du Nord est un homme malade.

- Des rumeurs...
- Un fait avéré, rectifia Berger. On ne le voit pratiquement plus depuis trois mois. Lors de sa dernière apparition publique il est sorti de voiture engoncé dans un cache-col, a fait coucou avec la main, prononcé trois mots, coucou de nouveau et retour voiture.

Delattre haussa les épaules.

- Ça ne prouve rien. Devlin est un visionnaire excentrique et richissime à la Howard Hugues : hypocondriaque et misanthrope.
- Ce qui le prouve, c'est le dossier médical que j'ai fait craquer par un hacker aux États-Unis. Tout y est. Devlin a un cancer du poumon, les métastases galopent, il en a pour quelques mois. J'ai eu de la chance que le système hospitalier américain soit beaucoup moins sécurisé qu'en France, ici ça n'aurait pas été possible. Je récupère les preuves sous 48 h, via mon homme à tout faire dans ce genre de coup. Compte sur moi pour faire le buzz avec auprès de nos amis du comité exécutif; twitter, Facebook, tout va y passer.
  - Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? grimaça Delattre.
- Le PDG de la boîte qui prétend faire main basse sur SATA pour lui donner un second souffle est au bord de la tombe, tu avoueras que c'est chou.
  - Si on veut.
- Par ailleurs l'homme est fâché avec sa fille unique et sa succession toujours pas réglée. Tu imagines le bazar ? Cela dit cette bactérie tombe vraiment mal. D'où mon plan de secours.
- Tu connais mon opinion sur ce plan, objecta Delattre : un tic de modernité. Les gens de ta génération vivent au jour le jour et lorsque vous songez à l'avenir c'est uniquement pour vous prémunir contre des catastrophes. C'est déprimant.

Berger écarta l'un des arbustes formant le rideau de végétation qui courait sur le rebord de la terrasse. Les tours voisines surgirent, celle du GAN, celle d'EDF et plus loin la Seine, Neuilly, l'Arc de Triomphe..

- C'est une remarque que j'accepte venant de toi parce que tu n'abuses pas de ce numéro d'homme d'expérience. C'est justement ce qui m'agace chez tes collègues du comité exécutif. - Il faudra que tu te débarrasses complètement de cette image d'héritier qui a reçu l'entreprise de papa sans effort. C'est cela qui nourrit leur réticence à ton endroit. Puisse cette assemblée générale de mardi en être l'occasion...